

ciations entamées aussitôt avec Persée: de là, la jactance des ambassadeurs qui, gagnés à la Macédoine, en auraient dit bien plus qu'il ne convenait de le faire, tombant droit dans le piège qui leur était tendu. Le Sénat, presque tout entier, ignorait ces intrigues. Quelle ne fut pas son indignation en entendant l'incroyable message! Il s'en réjouit comme d'une occasion venant à souhait. Il fallait punir et humilier bien vite ces orgueilleux trafiquants de Rhodes! Il se trouva même un préteur belliqueux qui porta devant le peuple la motion d'une déclaration de guerre immédiate. Les rôles changeaient. Les Rhodiens se mettent à genoux, supplient le Sénat, lui demandent d'oublier l'injure présente par égard pour une amitié de cent quarante ans. En vain dans Rhodes les meneurs du parti macédonien portent leurs têtes sur l'échafaud ou sont livrés; en vain une pesante couronne d'or est décernée à Rome miséricordieuse! En vain le loyal Caton démontre qu'après tout la faute des Rhodiens n'est point si grande! En vain il demande si l'on va punir désormais les vœux et les pensées, et s'il sera défendu aux peuples de manifester leurs trop justes craintes, en voyant les Romains tout oser dès qu'ils ne redoutent plus personne. Prières, sages avis, rien ne sert. Le Sénat dépouille Rhodes de toutes ses possessions en terre ferme, lesquelles lui rapportaient 120 talents (200,000 Thal. = 750,000 fr.) bon an, mal an. Le commerce rhodien est plus maltraité encore. Déjà, en interdisant l'importation des sels en Macédoine, et l'exportation des bois de construction des forêts macédoniennes, les Romains lui avaient porté un premier coup. Un *port franc* est créé à Délos, et achève sa ruine. Les produits des douanes de Rhodes, qui s'élevaient naguère à 4 million de drachmes (286,000 Thal. = 831,500 fr.), tombent bientôt à 150,000 drachmes par an (43,000 Thal. = 161,250 fr.). A

dater de ce jour, les Rhodiens dégénèrent, atteints qu'ils sont dans leur liberté même, et par là dans les sources vives de leur politique commerciale, si indépendante et si hardie jadis. Ils prient encore pour être reçus dans l'alliance de Rome, Rome les repousse; en 590 seulement elle se laissera toucher et renouvellera le pacte. Pour les Crétois, plus faibles et coupables de la même faute, ils en seront durement et à toujours exclus.

Avec la Syrie et l'Égypte, Rome y mit moins de ménagements encore. La guerre avait repris entre les deux royaumes, à l'occasion encore de la *Coelé Syrie* et de la *Palestine*. Les Égyptiens soutenaient qu'en se mariant à leur prince, la syrienne Cléopâtre lui avait apporté ces provinces: la cour de Babylone, ayant la possession pour elle, soutenait qu'il n'en avait rien été. Comme on l'a vu plus haut (III, p. 342), la querelle tenait sans doute à ce que la reine avait eu sa dot assignée sur les impôts de la Coelé Syrie: et le bon droit était aussi du côté des Asiatiques. Cléopâtre venant à mourir en 581, le paiement de la rente cessa aussitôt et les hostilités commencèrent. L'Égypte, à ce qu'il paraît, entra la première en campagne. Mais Antiochus Épiphanes, de son côté, saisit avidement l'occasion. Pendant que les Romains avaient sur les bras les affaires de Macédoine, selon la tradition ancienne de la politique des Séleucides, il voulut tenter une fois encore la conquête du royaume africain. Cette tentative devait être la dernière. La fortune sembla d'abord lui sourire. Le roi d'Égypte, *Ptolémée VI Philométor*, fils de Cléopâtre, sortait d'enfance à peine: il était mal conseillé. Une grande victoire remportée sur la frontière d'Afrique, l'année même (583) où les légions débarquaient en Grèce, ouvrit au roi syrien le royaume de son neveu: bientôt celui-ci tomba dans ses mains. Déjà le vainqueur, agissant au nom de Philométor, semblait devoir s'emparer de toute l'Égypte,

164 av. J.-C.

Intervention  
romaine  
dans les guerres  
entre la Syrie  
et l'Égypte.

173 av. J.-C.

171.



quand Alexandrie ferma ses portes, déposa son roi, et élut à sa place le jeune frère de ce dernier, *Évergète II* dit le *Gros* ou *Physcon*. A ce même moment, Antiochus était rappelé en Syrie par des troubles graves : lorsqu'il revint, les deux frères s'étaient accommodés ; il lui fallut recommencer la guerre. Presque à l'heure de la bataille de Pydna (586), alors qu'il tenait Alexandrie investie, il vit venir à son camp le romain *Gaius Popilius*, rude et sévère ambassadeur s'il en fut, qui lui notifia sèchement les ordres du Sénat. Il fallait qu'il rendit ses conquêtes et évacuât incontinent l'Égypte. En vain il demande à réfléchir : le consul, avec son bâton, trace autour de lui un cercle sur le sable, et lui enjoint de répondre avant d'en sortir. Il promet d'obéir ; et s'en retourne en effet en Syrie pour y jouer « le Dieu, le Dieu qui porte avec lui la victoire : » célébrant ses glorieux exploits en Égypte à la façon des généraux de Rome, et parodiant le triomphe de Paul-Émile. — Pendant ce temps, l'Égypte se rangeait volontairement dans la clientèle romaine. Pareillement, et à dater de ce jour, les rois de Babylone renonçant à la résurrection de leur indépendance, s'abstiennent de rien faire contre Rome. Ainsi que Persée l'avait tenté en Macédoine, les Séleucides, dans l'affaire de Coelé Syrie, avaient une dernière fois voulu ressaisir leur antique puissance. Symptôme notable des énergies bien diverses des deux États : pour briser l'effort de la Macédoine, il avait fallu les légions ; avec les Syriens, il avait suffi de la dure parole d'un diplomate !

En Grèce, où les deux villes de Béotie (p. 20) avaient cruellement payé déjà leur alliance avec Persée, il ne restait plus que les *Molosses* à punir. D'ordre secret du Sénat, Paul-Émile livra un jour au pillage soixante-dix cités de l'Épire, et en vendit tous les habitants (on en compta cent cinquante mille) comme esclaves. Les Éto-

168 av. J.-C.

Mesures  
prises  
pour contenir  
la Grèce.

liens perdirent Amphipolis, et les Acarnaniens Leucate, pour peine de leur attitude douteuse ; tandis que les Athéniens, jouant toujours le rôle du poète mendiant de leur comique Aristophane, se faisaient donner Délos et Lemnos, et osaient demander les terrains déserts où naguère encore s'élevaient les murs d'Haliartos : ils les obtinrent. Mais la part faite aux Muses, la justice réclamait toute la sienne. Dans chaque ville, il y avait eu un parti macédonien : aussitôt, par toute la Grèce commencent les procès pour crime de haute trahison. Quiconque a servi dans l'armée de Persée est mis à mort sans répit. Rome, sur le vu des papiers du roi, ou sur la dénonciation de leurs adversaires politiques, accourus en foule, désigne à ses justiciers les victimes. L'Achéen *Callicrate* et l'Étolien *Lyciscos* se firent remarquer entre tous dans la cohue des accusateurs. Les patriotes les plus notables, Thessaliens, Étoliens, Acarnaniens, Lesbiens et autres encore, furent exilés : la même peine frappa mille Achéens, non point tant après instruction réglée contre ces malheureux, que pour clouer d'un seul coup la bouche à l'opposition puéride des Hellènes. Comme d'habitude, en Achaïe, on ne se tint pas pour satisfait. Mais Rome et le Sénat fatigués répondirent, ainsi que tout le monde le présentait, qu'il était définitivement coupé court aux procès, et que les exilés résideraient dorénavant en Italie. De fait, il y furent transportés et internés dans les cités, où leur sort n'était pas par trop dur : seulement, la moindre tentative de fuite y était punie de mort. Semblable était la condition des fonctionnaires macédoniens, emmenés aussi par ordre du Sénat. A tout prendre, et quelque violente que fût la mesure, on l'eût pu prévoir plus cruelle : et les énergumènes du parti romain, chez les Grecs, se plainquirent tout haut de n'avoir point vu tomber assez de têtes. *Lyciscos* n'avait-il pas proposé en plein conseil, à titre de



mesure préalable, le massacre de cinq cents Étoliens notables de la faction macédonienne ? L'hécatombe eut lieu : la commission romaine, à qui l'infâme était utile, le laissa faire, et le blâma seulement d'avoir fait exécuter par des soldats romains une sentence de la justice grecque. Tout porte à croire qu'en ordonnant ensuite les internements en Italie, Rome voulut mettre fin à des atrocités monstrueuses. D'ailleurs, comme il ne subsistait plus en Grèce aucun État fort, ou aucune puissance, n'eût-elle que l'importance de Rhodes ou de Pergame, il n'y eut là non plus aucun édifice politique à abattre. Dans tout ce que fit Rome, elle obéit aux idées, aux besoins de la justice romaine ; ne voulant qu'une seule chose, étouffer à toujours les plus dangereux et les plus manifestes ferments de la révolte.

Rome  
et sa clientèle.

Désormais, tous les États grecs étaient assujettis à la clientèle de Rome : Rome, héritière des héritiers d'Alexandre, régnait en souveraine dans tout l'empire du héros ! Par toutes les routes affluaient les rois et les ambassadeurs, apportant leurs vœux pour la fortune de la grande cité. Il se vérifia en ce jour que jamais la flatterie n'est plus humble que là où les rois font antichambre. Averti par injonction expresse d'avoir à s'abstenir de comparaître en personne, Massinissa envoya son fils dire au Sénat qu'il se regardait comme l'*usufruitier*, que le peuple romain était le vrai *propriétaire* de son royaume, et qu'il demeurerait satisfait toujours de ce qu'on voudrait bien lui laisser. La vérité était au fond de ces paroles. — Prusias, de Bithynie, avait à se faire pardonner sa neutralité : il sut mériter le prix dans cette lutte entre les humbles : introduit devant les sénateurs, il tomba le visage contre terre et rendit hommage « aux Dieux sauveurs ! » — « Trop méprisable », ajoute Polybe, « pour ne pas emporter une bienveillante réponse : il reçut la flotte de Persée. »

Du moins, l'heure était bien choisie pour de tels serments. C'était dans la journée de Pydna, qu'au dire de Polybe, Rome avait mis le couronnement à sa puissance universelle. Les champs de Pydna avaient vu le dernier empire encore indépendant, dans l'univers civilisé, combattant à armes égales avec Rome. Plus tard les légions n'auront plus à faire qu'à des révoltés ou qu'à des peuples vivant en dehors du monde romain et grec, à des peuples justement appelés les Barbares ! Désormais le monde civilisé reconnaît dans le Sénat romain sa juridiction suprême : les commissaires sénatoriaux jugent en dernier ressort entre les rois et les peuples. Ambitieux d'apprendre et la langue et les mœurs de Rome, les princes étrangers et les jeunes gens des illustres familles affluent dans ses murs. Une fois, une seule fois, se lèvera un homme, le grand *Mithridate*, roi du *Pont*, qui voudra secouer le joug. — La bataille de Pydna marque aussi la dernière heure de l'ancienne politique et de sa grande maxime. Jusque-là le Sénat se refuse, autant qu'il lui est possible, à rien posséder au delà des mers italiennes : il lui répugne encore d'envoyer au loin des garnisons ; il voudrait par le seul poids de son patronage maintenir en bonne discipline les innombrables États de sa clientèle. Quant à ceux-ci, arrachés à l'anarchie et à leur propre faiblesse, ils ne pourront plus ni tomber en dissolution totale, comme il en est advenu de la Grèce, ni sortir de leur condition à demi libre pour s'élever de nouveau à la pleine indépendance, comme la Macédoine l'a récemment essayé sans succès. Si nul d'entre eux ne périt, nul ne saura se tenir debout. Les diplomates de Rome traiteront le vaincu sur le même pied que l'allié fidèle : souvent même ils lui feront un meilleur sort. L'ennemi terrassé, parfois il le relèvent ; ils abattent impitoyablement quiconque se redresse tout seul. Les Étoliens, les Macédo-



niens, après la guerre d'Asie, Rhodes, Pergame, en font la dure expérience. Mais bientôt ce protectorat deviendra plus lourd pour Rome elle-même que pour ses protégés; elle se fatiguera de sa tâche ingrate, véritable rocher de Sisyphe qu'il faut soulever tous les jours! — Après Pydna, la politique extérieure se transforme: Rome ne veut plus souffrir à côté d'elle d'État indépendant, ne fût-il que de moyenne force; et premier symptôme du changement qui s'est fait, elle procède délibérément à la destruction de la monarchie macédonienne. De même, et par suite, elle intervient inévitablement, à toute heure, dans les affaires intérieures des petites cités grecques, où l'appellent les mille abus du gouvernement et les désordres politiques et sociaux: elle désarme la Macédoine, alors pourtant qu'il y faudrait sur la frontière du Nord d'autres défenses qu'une simple chaîne de postes: de la Macédoine et de l'Illyrie, elle tire maintenant de riches impôts fonciers! Tout cela, n'est-ce point faire rapidement descendre les peuples de la clientèle à la complète sujétion?

Politique  
romaine en Italie  
et hors de l'Italie.

Jetons en finissant un dernier regard sur l'immense carrière parcourue depuis l'union italienne consommée jusqu'au renversement de la monarchie macédonienne. Faut-il voir dans l'achèvement de la suprématie de Rome, le résultat d'une pensée gigantesque, enfantée et conduite par une insatiable soif de conquêtes? Rome, au contraire, n'a-t-elle pas tout simplement obéi souvent quoi qu'elle en eût, à des lois qui s'imposaient d'elles-mêmes? Certes, il semble commode de s'enrôler parmi les partisans de la première thèse: on est porté à donner raison à Salluste, quand il fait dire à Mithridate que les guerres de Rome avec les villes, les peuples et les rois, dérivent d'une seule et unique cause, aussi vieille que Rome, l'ambition inassouvie des conquêtes et l'amour de l'or! Jugement inique pourtant et dicté par la haine!

Qu'importe que les événements l'aient paru confirmer, et que l'histoire l'ait proclamé au lendemain des faits accomplis? il n'en est pas plus vrai pour cela. Quel homme sérieux, pour peu qu'il regarde, ne voit Rome, durant cette période entière, occupée, sur toutes choses, à fonder et à consolider sa domination dans l'Italie, et ne voulant au dehors qu'empêcher ses voisins d'acquérir une puissance prépondérante? Non que dans sa modération, elle agisse par humanité pure envers les vaincus. Mais guidée par le plus clairvoyant des instincts, elle ne veut pas que le noyau de son empire puisse être jamais étouffé par les empires qui l'entourent. De là, l'Afrique, la Grèce, l'Asie successivement envahies par son protectorat: de là, avec le cercle qui s'élargit, avec les événements qui grandissent, l'extension forcée, irrésistible de sa souveraineté! N'avez-vous pas entendu les Romains s'écrier maintes fois qu'ils ne poursuivaient point une politique de conquêtes? Vaines paroles, prononcées pour la forme, a-t-on dit! Pas le moins du monde. Toutes leurs guerres, à l'exception de la guerre de Sicile, aussi bien celle avec Hannibal, et celle avec Antiochus, que les expéditions contre Philippe et Persée, toutes leurs guerres débutent par l'offensive directe de l'ennemi: toutes sont nécessitées par la violation flagrante des traités existants: toujours, les Romains, quand elles font explosion, se sont laissés surprendre. A la vérité, une fois victorieux, ils ont méconnu la modération et sa loi, avant tout profitables aux intérêts réels de l'Italie. Ils ont gardé les Espagnes; ils ont courbé l'Afrique sous leur pesante tutelle: autant de fautes commises contre la politique italienne. Lourde faute encore que cette singulière fantaisie, d'une reconstitution à demi de la liberté de la Grèce. Tout cela je l'admets. Mais, la raison de ces fautes, elle est dans la terreur aveugle inspirée par le nom de Carthage, dans les chimères follement li-



bérales d'un hellénisme plus aveugle encore ! Loin qu'ils aient cédé à l'ambition des conquêtes, les Romains de ces temps se montraient sagement hostiles aux idées conquérantes. Chez eux, la pensée politique ne repose pas dans une seule et puissante tête, se transmettant de génération en génération dans une seule et même famille. Leur politique est celle d'un corps délibérant habile, parfois borné : ils n'ont pas, loin de là, le génie des combinaisons grandioses, comme les porte et les mûrit le cerveau des César et des Napoléon. Ils ont au contraire, et avec excès, l'instinct juste et conservateur de la cité. Enfin, la domination romaine a aussi trouvé son assise dans la constitution politique des sociétés anciennes. Le vieux monde ignorait le système de l'équilibre des nations. D'ordinaire, les peuples antiques, leur unité une fois réalisée au dedans, débordent aussitôt sur leurs voisins tantôt pour les soumettre : ainsi firent les Grecs ; tantôt pour les mettre hors d'état de nuire, moyen d'assujettissement non moins infaillible s'il est moins immédiat : ainsi firent les Romains. Seule peut-être, entre toutes les grandes puissances de l'antiquité, l'Égypte a cherché le système de l'équilibre ; tous les autres ont suivi l'autre route, Séleucus aussi bien qu'Antigone, Hannibal aussi bien que Scipion. Ce n'est pas sans douleur, je le confesse, qu'on assiste à la chute successive de toutes les autres nations, si richement douées, si richement cultivées du monde ancien, et fatalement condamnées à parer de leurs dépouilles le peuple privilégié des Romains. Il semble qu'elles n'aient vécu que pour servir de matériaux à l'édifice immense qui s'élevait au cœur de l'Italie, et aussi pour préparer sa ruine ! Du moins une mission s'impose-t-elle à la juste et consciencieuse histoire ! Dans ce vaste tableau où la supériorité de la légion sur la phalange n'apparaît plus que comme un détail, il convient de considérer avant

tout le mouvement progressif mais nécessaire des rapports internationaux parmi les sociétés antiques. Là, point de triste hasard qui décide des destinées : les faits se consomment au contraire, providentiels, immuables et apportant avec eux leurs propres consolations !